

*Au matin, avant le combat*

Le combat aujourd'hui : ma fin, imminente,  
Et scellé, le décret à mes jours mettant fin :  
Ceci je pressentis, me promenant hier à midi  
Dans un jardin désert de fleurs empli...  
Insouciant, je fredonnais, sur ma poitrine des roses piquant  
Et cueillant ici une grappe de cerises : c'est alors que la mort  
D'une haleine le jardin traversa, vers l'Est, venue du Nord,  
De son souffle de glace toute beauté saccageant.

Un regard et voici, tout droit devant moi, mon spectre,  
De coups violents la tête toute défoncée :  
Cerise entre mes lèvres en caillot de sang  
Transsubstantié ; la rose pâle prit  
Une odeur écœurante ; à croire bientôt, à travers le flot  
De sanglots qui suivit aussitôt  
Voir les morts, comme corolles, éclore dans l'enclos.

*Evasion*

*(6 août 1916. Officier dont la mort fut annoncée et qui serait simplement blessé. R. Graves, Capitaine, Royal Welch Fusiliers.)*

... Mais je fus mort, durant une heure ou plus.  
Je m'éveillai une fois de l'autre côté de cette porte  
Que garde Cerbère, à mi-chemin de la route  
Du Léthé, selon les indications de la vieille signalisation grecque.  
Au-dessus de moi, tandis que je me balançais sur mon brancard,  
Je vis, aux cieux souterrains, des astres inconnus :

Une clef, une rose en fleur, une cage et ses barreaux,  
 Et une flèche empenée aux plumes d'étoiles jolies.  
 Je sentis flotter sous mes narines les vapeurs  
 De l'oubli. Oh, qu'elle soit des cieux bénie  
 Cette chère Dame Proserpine, qui m'éveiller me vit  
 Et, se penchant sur moi, par amour du henné,  
 Eclaircit ma pauvre tête bourdonnante et me renvoya  
 Hors d'haleine, cœur palpitant, sur le sentier.  
 A ma poursuite, cliquetant, rugissant, se ruèrent des armées  
 De démons, de héros, de gendarmes fantômes.  
 « Vivre ! Vivre ! Invraisemblable mort ! Mort dont je ne veux point !  
 « Que je sois damné si je meurs pour quiconque ! » dis-je.  
 Cerbère maintenant me surplombe de son large sourire.  
 Il a trois têtes, lion, lynx et truie.  
 Vite, un revolver ! Mais je ne trouve plus mon Webley,  
 Volé... Ni bombe, ni couteau... La foule s'amasse,  
 Hurle, lance des pierres. Pas même un sucre...  
 Rien... Bon Cerbère ! C'est un bon chien, mais suffit !  
 Sage ! Voici l'illumination... Je suis certain  
 D'avoir encore de cette morphine achetée en permission.  
 Alors, vivement, je bourre les larges fours de la bête  
 De biscuits de l'armée couverts de la ration de confiture.  
 Le sommeil rôde dans la succulente pomme et prune.  
 Il croque, avale, se raidit, paraît colleter  
 Le tout-puissant pavot... puis, un ronflement,  
 Un fracas. L'animal bloque le couloir,  
 Sa monstrueuse carcasse velue en travers, brun et rouge :  
 Trop tard ! car, à toute allure, me voici dehors.  
 O Vie ! O Soleil !

*A Lucia, à la naissance<sup>1</sup>*

Même si la lune aux suaves rayons maternels  
 T'accueille parmi la foule des nouveau-nés  
 Au cri de « Bienvenue au monde », comprends cependant  
 Que, malgré tout, sa blême licorne lascive  
 Et son lion sanglant gardent la bride sur le cou :  
 En un vacarme d'ossements et taratata de cor  
 Leur fantasque cortège infeste le pays :  
 Bêtes nuisibles sur la grand-route, feu dévorant le blé.

Monde terrible où naître,  
 Peuple de fous déchus de splendeur.  
 Evalue dès lors le temps selon ce que tu es, ce que tu fais,  
 Non par les étapes de cette guerre qu'ils répandent.  
 Prends garde à leurs rugissements, mais ne tourne jamais la tête.  
 Rien ne les transformera, ne les laisse pas te transformer.

Traductions d'Anne Mounic.

---

1 Lucia, fille du poète, naquit en 1943. Robert Graves exprime, une guerre plus tard, la leçon qu'il tira de son expérience des tranchées.